

## CHAPITRE XXIX.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Indication des principaux ouvrages qui ont paru sur la Syphilis, depuis 1496 jusqu'en 1841.*

La science médicale n'existerait pas si la mémoire des faits antérieurs ne venait à propos renouer le présent au passé.

ZIMMERMANN.

### ARTICLE PREMIER.

Les revues rétrospectives des siècles passés ont un charme qui séduit tous les lecteurs; l'on aime à suivre les progrès ou les aberrations de l'esprit humain, en connaissant les principaux écrivains qui ont traité un sujet dont on s'occupe, surtout quand il est aussi important que l'histoire et le traitement de la syphilis. Cependant il deviendrait fastidieux de parcourir une nomenclature indigeste de noms plus ou moins inconnus, et pour éviter de l'ennui et toute perte de temps, je me bornerai à faire connaître les auteurs qui ont eu le plus de réputation, et je renverrai les lecteurs qui désirent des notices bibliographiques plus étendues aux ouvrages d'Astruc et de Reuss, de Vaidy, etc.

GRUNPECKIUS DE BURGHAUSEN (Josephus), *Tractatus de pestilentiali scorra, sive Mala de Frantzoz, originem remediaque ejusdem continens*; in-4°. 1496.

WIDMANN (Johannes), *De pustulis et morbo, qui, vulgato nomine, Mal de Franzos appellatur*; in-4°. 1497.

LEONICENUS (Nicolaus), *Liber de epidemia, quam Itali morbum Gallicum, Galli verò Neapolitanum vocant*; in-4°. Venetiis, 1497.

PISTORIUS (Simon), *Positio de malo franco*; in-4°. Lipsiæ, 1498.

PRINCIPAUX AUTEURS, DE 1496 A 1841. 647

SCHELLING (Conradus), *Consilium ad pustulas malas, morbum quem Malum de Franciâ vulgus appellat*; in-4°. Heidelbergæ, 1500.

DE HUTTEN (Ulrichus), *De guaiaci medicinâ et morbo Gallico*; in-4°. Moguntia, 1519. Traduit en français par Jean Cheradame.

DIAS DE ISLA, *Tratado contra las bubas*, c'est à dire, Traité contre la maladie vénérienne. 1527.

POLL (Nicolaus), *De cura morbi Gallici per lignum guaiacorum libellus. Venetiis*. 1535.

DE HÉRY (Thierry), *Méthode curatoire de la maladie vénérienne, vulgairement appelée grosse vairolle, et de la diversité de ses symptômes*; in-8°. Paris, 1552, 1569, 1634.

FALLOPIUS (Gabriel), *Tractatus de morbo Gallico; opus posthumum*; in-4°. Patavii, 1564.

BRUCEUS (Henricus) *respond.* BATTUS (Carolus), *Propositiones de morbo Gallico*; in-8°. Rostochii, 1569.

CLOWES (William), *An new and approved Treatise concerning the cure of the French Pockes by the Unctions*, c'est à dire, Nouveau traité sur le traitement de la vérole française par les frictions; in-8°. Londres, 1575.

DE PLANISCAMPY (David), *La vérole reconnue, combattue et abattue, sans suer et sans tenir chambre, avec tous ses accidens*; in-8°. Paris, 1623.

DE LA MARTINIÈRE, *Traité de la maladie vénérienne, de ses causes et des accidens provenant du mercure*; in-16. Paris, 1664.

DE BLEGNY (Nicolas), *L'art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et des mécaniques*; in-12. Paris, 1673. In-8°. Londres, 1676. In-8°. La Haye, 1683. In-12. Lyon, 1692. In-8°. Amsterdam, 1696. In-12. La Haye, 1696.

THUILLIER (Charles), *Observations sur les maladies vénériennes et sur un remède qui les guérit sûrement et facilement*; in-8°. Paris, 1684. Deuxième édition; in-8°. Paris, 1707.

LE MONNIER (L.), *Nouveau traité de la maladie vénérienne et de tous les accidens qui la précèdent et qui l'accompagnent, avec la plus sûre et la plus facile méthode de les guérir*; in-12. Paris, 1689.

SYDENHAM (Thomas), *De lue venerea. V. Miscellanea Academia Naturæ Curiosorum*, dec. II, ann. x, 1691; *Append.*, p. 183.

UCAY (Gervais), *Traité de la maladie vénérienne, où l'on donne le moyen de la connaître dans tous ses degrés, avec une méthode de la traiter plus sûre et plus facile que la commune, et la résolution d'un grand nombre de problèmes très curieux sur ces matières*; in-12. Toulouse, 1693. Amsterdam, 1699. Paris, 1702.

ALLIOT (Johannes-Baptista-Faustus), *Quæstio medica: An morbus antiquus syphilis? Affirmat*; in-4°. Parisiis, 1717.

Il cite, à l'appui de son opinion, plusieurs passages d'Horace, de Juvénal, de Martial, de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Valère-Maxime et d'Apulée.

- CHICOYNEAU (Franciscus) *respond.* PELISSERY (Antonius), *Quæstio medica: An ad curandam luem veneream frictiones mercuriales in hunc finem adhibendæ sint, ut saliva fluxus concitetur? Negat.* In-4°. Mospelii, 1718.
- BOERHAAVE (Hermannus), *Diatribæ de lue venerea.*
- DESAULT (Pierre), *Dissertation sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense;* in-12. Bordeaux, 1732.
- HAGUENOT (Henri), *Mémoire contenant une nouvelle méthode de traiter la vérole;* 20 pages in-8°. Montpellier, 1734.
- ASTRUC (Johannes), *De Morbis Venereis libri novem, in quibus dissertitur tum de Origine, Propagatione et Contagione horum affectuum in genere: tum de singulorum Natura, Ætiologia et Therapeia, cum brevi Analysis et Epicrisi Operum plerorumque, quæ de eodem argumento scripta sunt;* II vol. in-4°. Lutetia Parisiorum, 1736.
- La deuxième édition, augmentée et corrigée, est de 1740.
- Ce précieux ouvrage, modèle d'érudition et d'une sage critique, a été traduit en anglais par BARROBY, II vol. in-8°, Londres, 1737; et en français par CAVELIER, III vol. in-12, Paris, 1740. Le texte latin a été réimprimé à Bâle, en 1738, in-4°.
- DE LA METTRIE (Julien-Osfray), *Nouveau traité des maladies vénériennes;* in-12. Paris, 1739.
- FABRE (Pierre), *Essai sur les maladies vénériennes;* in-12. Paris, 1758.
- GIBILLO (Domenico), *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea;* c'est à dire, Observations pratiques sur la maladie vénérienne; in-8°. Naples, 1783. Traduit en allemand par DAEBNE; in-8°. Leipzig, 1790. En français, par AUBER; in-8. Paris, 1803.
- HUNTER (John), *A treatise on the venereal disease,* c'est à dire, *Traité de la maladie vénérienne,* in-4°. Londres, 1786. Traduit en français par AUDIBERTI, in-8°. Paris, 1787.
- CARRÈRE (Joseph-François), *Recherches sur les maladies vénériennes chroniques;* in-12. Paris, 1788.
- VAN-SWIÉTEN (Gerhard), *Von venerischen Krankheiten und ihrer Heilart,* c'est à dire, *Des maladies vénériennes et de leur traitement;* 470 pages in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791.
- BELL (Benjamin), *A treatise on gonorrhœa virulenta and lues venerea,* c'est à dire, *Traité sur la gonorrhée virulente et la maladie vénérienne;* 2 vol. in-8°. Londres, 1793. Trad. allemande, anonyme; 2 vol. in-8°. de 388 à 457 pages. Leipzig, 1794. — Trad. française par BOSQUILLON; 2 vol. in-8°. Paris, an x.
- KLEIN, *Dissertatio de morbi venerei curatione in Indiâ orientali;* in-4°. Hafnia, 1795.

L'auteur assure que la syphilis est très anciennement connue dans les Indes orientales.

- LAGNEAU (L.-V.), *Exposé des diverses méthodes de traiter les maladies vénériennes;* in-8°. Paris, xi.
- CAPURON (Joseph), *Aphrodisiographie, ou tableau de la maladie vénérienne;* in-8°. Paris, 1807.
- FRÉTEAU, *Preuves d'identité de nature entre le virus de la gonorrhée virulente et celui de la vérole.* V. *Recueil périodique de la société de médecine de Paris*, 1812, t. XLIV, p. 3.
- GUTHRIE (G.-J.), *Observations on the treatment of the venereal disease without mercury,* c'est à dire, *Observations sur le traitement de la maladie vénérienne sans mercure.* V. *Medico-chirurgical transactions;* vol. VIII, part. II, p. 550.
- SOMERVILLE (J. Craig.), *Dissertatio de syphilitide et ejus curatione sine hydrargyro;* in-8°. Edinburgi, 1820.
- BERTIN (R.-J.), *Traité de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés, les femmes enceintes et les nourrices;* in-8°. Paris, 1810.
- TERRAS (J.-P.), *Traité pratique de la maladie vénérienne;* in-8°. Paris, 1810.
- PETIT-RADEL (Ph.), *Cours de maladies syphilitiques;* 2 vol. in-8°. Paris, 1810.
- HERNANDEZ, *Essai analytique sur la non identité des virus gonorrhéique et syphilitique;* in-8°. Toulon, 1812.
- CULLERIER (oncle), *Expériences sur le muriate d'or dans les affections syphilitiques. — Observations sur la contagion syphilitique dans les rapports avec les nourrices.* (*Journ. gén. de médecine*, t. XLIX et LV.) — *Observations de nécrose du crâne produite par la syphilis, ou qui compliquait cette maladie.* (*Ann. médico-chirurgicale des hôpitaux;* in-4°. Paris, 1819, pag. 447.) Voyez aussi les divers articles sur les maladies vénériennes du *Diction. des sciences médicales.*
- SWÉDIAUR (F.), *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques;* 2 vol. in-8. Paris, 1817.
- DELPECH (J.), *Considérations sur les maladies vénériennes (Chirurgie clinique de Montpellier),* in-4; 1823, t. I, p. 263.
- GIRAudeau-DE-SAINTE-GERVAIS, *De la thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure, thèse inaugurable que l'on trouve à la bibliothèque de l'École de Médecine.* Paris, 1825.
- EVANS (J.), *Pathological remarks on ulcerations of the genital organs,* London, in-8°. 1819.
- LOUVIER (J.), *Darstellung syphilitisch krankheits formen,* Vienne, in-8°. 1819.
- BARBANTINI (N.), *Del contagio venereo,* Lucca, 2 vol. in-8°. 1820.
- FOOT (J.), *Complete treatise on the nature, symptoms and cure of lues venerea* London, in-8°. 1820.
- THIENE (D.), *Lettere sulla storia de mali venerei,* Venezia, in-8°. 1823.
- WELBANK (R.), *Practical commentaries on the present knowledge and treatment of syphilis,* London, in-8°. 1825.

- CARMICHAEL (R.), *Essay on the venereal disease and the uses and abuses of mercury in their treatment*; in-8°. fig. London, 1825.
- JOURDAN (A.-J.-L.), *Traité complet des maladies vénériennes, contenant l'exposition de leurs symptômes et de leurs traitemens rationnels, d'après les principes de la médecine organique, avec l'histoire critique des théories et des méthodes curatives généralement reçues*; 2 vol. in-8°. Paris, 1826.
- RICHOND DESBRUS (L.-F.-R.-A.), *De la non existence du virus vénérien, prouvée par le raisonnement, l'observation et l'expérience*; 3 vol. in-8°. Paris, 1826.
- GIRAudeau-DE-SAINT-GERVAIS. *Description des maladies vénériennes, et indication d'une nouvelle méthode pour les guérir sans l'emploi du mercure*; 1 vol. in-8°. Paris, 1827.
- DESRUELLES (H.), *Mémoires sur les résultats comparatifs obtenus par les divers modes de traitemens mercuriels et sans mercure. (Recueil des Mémoires de médecine, de chirurgie militaire. Paris, 1826, t. XXV et XXVII.) — Mémoire sur le traitement sans mercure employé à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce*; in-8. Paris, 1827.
- BACOT (J.), *Treatise of the syphilis*; in-8°. London, 1829.
- RAYER (P.), *Traité théorique et pratique des maladies de la peau, deuxième édition. Paris, 1835, t. II, p. 340 et suiv., et planches 46, 47, 48, 49, 49 bis.*
- RATIER ET CULLERIER. *Les articles Syphilis du Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, 1826.*
- GIRAudeau-DE-SAINT-GERVAIS. *Première édition du traité complet des maladies vénériennes et des affections génito-urinaires*; 1 vol. in-8°, avec grav. coloriées, publié par Béchet, libraire de la Faculté de médecine. 1838.

Depuis quelques années il a été publié un grand nombre d'ouvrages sur les maladies syphilitiques; je me bornerai à citer ceux de MM. DESRUELLES, RICORD, DEVERGIE, RATIER, LUCAS (Championnière), BOYER (fils), BAUMÈS (de Lyon), MOULINIÉ (de Bordeaux), SAUVAGE (de Caen), BARTHÉLEMY (de Saumur), CHAUFFARD (d'Avignon), etc., etc.

## ARTICLE II.

## BIBLIOGRAPHIE POÉTIQUE.

La syphilis a été le sujet de plusieurs ouvrages en vers, parmi lesquels nous citerons :

- FRACASTOR (H.), *Syphilis sive morbus Gallicus carmen; libri tres. Veronne, 1520, in-8°. — Nova edition. edidit. L. CHAULANT, Lepsice, 1830, in-18.*
- Compte de Cupidon et Atropos, par SÉRAPHIN, publié en 1527.
- Le triumphe de très haulte et puissante dame Vérolle, royne du Puits-d'Amour, avec deux comptes nouveaux. 1536.
- LALLI (GIOVANNI-BATISTA). *Franceide ovvero del mal francese, poema giocoso; in-12. Foligno, 1640.*
- Vénus et Adonis, poème didactique, en vers français et en quatre chants, sur l'origine, la cause, les symptômes et le remède de la Vénusalgie, par SACOMBE, 1818.
- Fragmens du poème de Fracastor, traduits en vers français par BARTHÉLEMY. 1839.
- Syphilis, poème en deux chants, par BARTHÉLEMY, avec des notes par le docteur GIRAudeau-DE-SAINT-GERVAIS. 1840.

Beaucoup de personnes s'imaginent que le virus syphilitique est différent de ce qu'il était il y a trois cents ans. C'est une erreur qu'il est facile de détruire : je me bornerai à citer quelques passages des poètes que je viens de nommer, et l'on jugera si cette opinion est fondée, et s'il n'est pas plus probable que la bénignité de cette maladie doit être attribuée aux traitemens plus rationnels aujourd'hui, qu'à l'époque où cette maladie débuta en Europe.

## DESCRIPTION DE LA SYPHILIS EN 1520.

Fragment du poème de **FRACASTOR**, traduit par **BARTHÉLEMY** (1).

Chose étrange ! ce mal, introduit dans le corps,  
Parfois avec lenteur se trahit au dehors,  
Et souvent, sans qu'il donne un signe manifeste,  
La lune, quatre fois, forme son plein céleste :  
Il se cache, il hésite, il couve sourdement,  
Et semble en notre sein prendre son aliment.  
Cependant le malade, en proie à ses atteintes,  
Sous un poids inconnu sent ses forces éteintes :  
Une torpeur de plomb s'appesantit sur lui,  
Aux travaux journaliers il vague avec ennui ;  
Les symptômes fâcheux ne tardent pas d'éclorre :  
L'œil perd de son éclat, le front se décolore,  
La hideuse carie, étendant ses progrès,  
Porte sa lime sourde aux organes secrets,  
Ronge les lieux voisins et s'étend jusqu'aux aines.  
Le mal n'est plus douteux, ses marques sont certaines ;  
La plus subtile part de ce grossier poison,  
Arrive à l'épiderme et perce sa prison.  
Le fléau prend alors ses plus noirs caractères :  
La peau de toutes parts se diapre d'ulcères,  
Le visage et le sein sont horribles à voir ;  
De l'âtre et lourd fluide, immonde réservoir,  
Sur le corps douloureux des pustules formées  
Surgissent sous l'aspect de glandes enflammées,  
Qui bientôt, entr'ouvrant leur cratère repu,  
Jettent un pus visqueux teint d'un sang corrompu.  
En même temps le mal, qui sort par chaque pore,  
S'enfonce et prend racine en ce corps qu'il dévore ;  
Effroyable tableau ! mes yeux ont vu souvent  
Dans toute leur hideur plus d'un spectre vivant ;  
Leurs os sont décharnés, des tumeurs corrosives  
Ont dévasté leur bouche et gonflé leurs gencives ;  
Des sons durs et sifflans sortent de leur gosier.  
De même que la sève au tronc d'un cerisier  
S'écoule goutte à goutte, et, quand l'air la condense,  
De la gomme compacte acquiert la consistance ;  
Ainsi l'humeur gluante, en arrêtant son flux,  
Se durcit, se congèle et se change en callus.

(1) M. GIRAudeau de SAINT-GERVAIS publiera incessamment une Traduction de Fracastor, où se trouveront intercalés quelques passages en vers dont il est redevable à la bonne amitié de l'auteur de la *Némésis*.

## HIERONIMI FRACASTORII SYPHILIS. — 1520.

SIVE MORBUS GALLICUS.

Libri I. Fragmentum.

In primis mirum illud erat, quod labe receptâ,  
Sæpè tamen quater ipsa suum compleverat orbem  
Luna prius, quàm signa satis manifesta darentur.  
Scilicet exemplo non sese prodit apertè,  
Ut semel est excepta intus, sed tempore certo  
Delitet, et sensim vires per pabula captat.  
Interea tamen insolito torpore gravati,  
Spontèque languentes animis et munera obibant  
Ægrius et toto segnes se corpore agebant.  
Ille etiam suus ex oculis vigor, et suus ore  
Dejectus color haud lætâ de fronte cadebat.  
Paulatim caries fœdis enata pudendis  
Hinc atque hinc invicta locos, aut inguen edebat.  
Tum manifesta magis vitii se prodere signa.  
Protinus informes totum per corpus achores,  
Rumpebant, faciemque horrendam, et pectora fœdè  
Turpabant : species morbi nova : pustula summæ  
Glandis ad effigiem, et pituitâ marcida pingui :  
Tempore quæ multo non post adaperita dehiscens,  
Mucosâ multum sanie, taboque fluebat.  
Quinetiam erodens altè, et se funditus abdens  
Corpora pascebat miserè : nam sæpius ipsi  
Carne suâ exutos artus, squallentiaque ossa  
Vidimus, et fœdo rosa ora dehiscere hiatu,  
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.  
Ut sæpè aut cerasis, aut phyllidis arbore tristi  
Vidisti pinguem ex udis manere liquorem  
Corticibus, mox in lentum durescere gummi.  
Haud secus hâc sub labe solet per corpora mucor  
Diffluere : hinc demùm in turpem concreescere callum.

Au moment où parut en Italie l'ouvrage de Fracastor, fut publié en 1527, en France, le poème de Séraphin, dont je citerai quelques passages qui peindront en même temps l'enfance de la médecine et de la langue française.

## PRÉFACE

*du poème de Cupidon et Atropos.*

Le mal qui est commun entre plusieurs est moins amer et plus tolérable que quand un seul en peut faire plainte et lamenter, et bien est dict ce proverbe : « La consolation des misérables est d'avoir de pareils misérables pour compagnons. » Chacun sçave les calamités et destructions inférées jadis par cette inhumaine, cruelle, pestifère, terrible, horifique et commune ennemie nommée vérole, quantz peuples et nations elle a infectez et empoisonnez de ses venimeux breuages; de quantes lamentations et crys pleins de pitoyable pitié le ciel a été reuerberé et batu par les pauvres affligés, de manière que tant a esté un tems l'oppression vehemente es corps humains desfigurez, que tous medicinault remèdes consumeux, il a fallu (et cela dernièrement) accourir et reclamer l'ayde divine. Laquelle chose, comme certainement chacun iour aduient à ceulx qui en adverse fortune reclament en ferme foy Dieu et ses saints, a seule entre mille, *onguents profite.*

Or doncques, comme iay dict dessus, iceulx pauvres vérolés par le moyen de la raillerie et ioyeux motz qu'ilz en dient commodement font moindre entre eulx les fortes passions vérolloques. Mesmes de autant que ilz congnoissent eulx avoir des compagnons en grosse quantité, qui sont traînez, garrottez et liez de chaînes en très grand triomphe par vérolle la grande. Puis dient communément par ieu : qui aura eue la vérolle jusques à neuf foys, guérira après très promptement sans douleur, et que on la preyne tout hardyment; car le monde est assez bien peuplé de telz qui l'ont eue neuf foys. A la vérité tel remède seroyt moult prest et soubdain, mais les continens hommes se passent volontiers de cette garison si presente.

Le poème de Séraphin est tout mythologique; l'auteur, pour expliquer l'origine de la syphilis, suppose que Cupidon étant ivre a échangé son arc avec celui d'Atropos; et Vénus, s'en étant aperçue, fit jeter l'arc dans la mer, ce qui empoisonna tous les fleuves et porta la vérole et la mort chez tous les peuples. Cette fiction est assez ingénieuse, et Séraphin met tour à tour en scène tous les dieux de la mythologie pour développer sa pensée; je me bornerai à citer quelques dialogues :

## ATROPOS A VÉNUS.

Disoyt ainsi : Hah ! Venus, la déesse,  
Bien doy les auoyr au cueur ioye et lyesse  
Quant ton garson, ce iolly fringureau,  
Est devenu maintenant ung bourreau.  
Regarde un peu la belle boucherie  
Qu'il a cy faict de ieunesse florie !  
Tous ces gallans bien verds et bien gaillards  
Il a occis, et iay faict ces vieillars  
Tous amoureux, n'est-ce pas un chef-d'œuvre ?

Vénus, dit l'auteur, voyant que personne ne voulait plus se soumettre à son empire ni venir visiter ses domaines parce que l'eau était empoisonnée d'un venin mortel :

Dame Vénus pour y remédier  
Et la poyson curer et nétoyer,  
Y fict jecter grand nombre de flourettes  
Prinses au clos du iardin d'amourettes ;  
Et pour ce que plus amère que fiel  
Estoit au boyre, on y mit force miel.  
Si que par traict du tems beau esclarcist  
Devient fort belle et enfin s'adoucist.  
Qui pour les gens fut une horrible amorce ;  
Car savoir fault qu'onc n'en perdit sa force,  
Du fort venin portant l'eau emmiellée.  
Ains quant ce vint que la large vallée  
De ce beau monde eut reprins floriture,  
Plusieurs mondains d'une et d'autre nature  
Par les vers prez iouer ensemble alloient.  
Et les doux fruycts de leurs amours cuilloient,  
En escoutant des oyseaulx le doux chant ;  
Et pour aller leur grand soif estanchant,  
Beuvoient alors la liqueur argentine  
Plaine de mort et poyson serpentine,  
Qui decouroit des fossez vénériques  
Et arrousait des herbettes bien frisques ;  
Ayant sa course, et plaine de luxure  
Qui semble douce, et puis amère et sure,  
Tant fort plaisoit aux hommes et aux femmes,  
Mesme aux hommes, dont ils sont plus infâmes,  
Ce très doux boyre et ce ioyeux breuuaige,  
Que maints beaux iours ne firent autre ouuraige.  
Mais en la fin, quant le venin fut meur,  
Il leur naissoyt de gros boutons sans fleur,

Si très hydeux, si layds et si énormes,  
 Qu'on ne vit onc visages si difformes,  
 N'onc ne reçeut si très mortelle iniure  
 Nature humaine en sa belle figure.  
 Au front, au col, au menton et au nez,  
 Onc on ne vit tant de gens boutonnez;  
 Et qui pis est, ce venin tant nuisible  
 Par sa malice oculte et inuisible,  
 Alloit chercher les veines et artères  
 Et leur causoit si estranges mystères,  
 Danger, douleur de passion et goutte  
 Qu'on n'y sauroit remède; somme toute,  
 Fort de crier, soupirer, lamenter,  
 Plourer et plaindre et mort se soubhaier.  
 Ne sceut oncque luy bailler propre nom  
 Nul médecin tant eut-il de renom;  
 L'ung la voulut sahapathi nommer,  
 En Arabie, l'autre a peu estimer  
 Que l'on doyt dire en latin mentagra;  
 Mais le commun, quand il la rencontra,  
 La nommoit gorre, ou la vérolle grosse,  
 Qui n'espargnoit ni couronne ni crosse,  
 Ainsi l'ont dict, les Flamands et Piquards,  
 Le mal françoys la nommait les Lombards.

Après Séraphin vint Jehan Lemaire, qui continua son poème et y ajouta deux chants. Il suppose que Jupiter ordonna que le procès entre Vénus et Atropos serait jugé à Tours, et il fit assembler tous les dieux de l'Olympe à la Court Leroy, triste place qui ne se doute pas d'avoir servi de lit de justice au maître du tonnerre. Ce poème est intitulé : *Le triumphe de très haulte, très noble et très puissante dame Vérolle, royne du Puits-d'Amour.*

Mil cinq trente le premier de septembre,  
 Ces grandz estatz, desquelz ie vous remembre,  
 Furent à Tours assignez, puis tenus  
 Premièrement de la part de Vénus;  
 Y vois venir les Grâces ou Carites,  
 Dignes de los par vertueux mérites,  
 Qui toutes trois en triumpant Carroy  
 Eurent logis ample à la Court Leroy:  
 Après leur train marchait celluy d'Hébé,  
 Qui me vint dire: or, si tu n'es abbé,  
 Ou grand prélat ayant la teste raze,  
 Je logeray auioird'huy en ta case.

## HARANGUE DE VOLUPTÉ A L'ENVOYÉE D'ATROPOS.

Combien que soye amplement aduertie  
 D'avoir affaire à gent moult peruertie,  
 Obténébrée en toute desraison,  
 Je pense au fort que le ray de raison  
 Luyra si clair à ma félicité,  
 Qu'on congnoistra leur grand peruersité,  
 Et qu'on aura enfin honte et vergongne  
 De quereller une iniuste besongne,  
 Et de vouloir par force retenir  
 Ce qu'à autruy on scet appartenir.  
 Je parle à toi, ô furie infernalle,  
 Orde Mégère ayant charge totale  
 Par Atropos, comme la plus peruerse,  
 Pour soutenir iniuste controuerse.  
 Je quiers que l'arc d'amour, Dieu des humains  
 Des mains tenant soyct restabli ès mains,  
 De moy, sa fille illustre et délicate,  
 En ce pour luy establie aduocate,  
 Ayant fini, Volupté le sien dire.  
 Alors Mégère escumant par grant ire,  
 De cueur félon et d'arrogance fière,  
 Luy fit responce en semblable manière.

## MÉGÈRE A VOLUPTÉ.

J'auroye bien cause assez d'estre esbahye,  
 O Volupté de saint homme haye,  
 Venin d'honneur, de vertu la poison,  
 D'auoyr ouy ton friuolle blazon,  
 Garny d'iniure en extremes amertume  
 Contre tout droict, loy, statut et coustume;  
 Si ce n'estoyt que ie scay sans doubtaunce  
 Qu'en toy n'y a ne vertu ne constance,  
 Et que tu es une garse affaictée  
 Des continents hommes loing soubhaistée.  
 Quant à cela que tu dys par desprix,  
 Que l'arc d'amour est trop de plus hault prix,  
 Que cil de mort, et de meilleure sorte,  
 Je le te nie et au droict m'en rapporte,  
 Et s'il le conuient prouuer par tesmoings,  
 J'en produiray bien dix mille du moins.

Si l'arc de mort est triste et douloureux,  
 Celuy d'amour est grief et langoureux:  
 Leung faict à coup du monde trespasser,  
 L'autre en vivant de mort les traicte passer;  
 Presque en valeur ils conviennent ensemble;  
 Mais pour en dire icy ce qu'il m'en semble,  
 Mieux vault par mort perdre à coup sa vigueur  
 Qu'en amours vivre, et traisner grand langueur.

*Morale du Poème.*

Le profit est que si tu es homme de bon entendement, et bien réduit à honnesteté et raison, à l'exemple des malheureux qui tombent par leur luxure dissolue aux accidens dessus dictz, tu éviteras telz dangiers et inconuénies de ta personne: attendu que l'homme ne faict petite iniure à Dieu quant, par sa dissolution et villenie, il contamine ce corps tant parfaict qu'il a receu du Créateur, joint que celuy est malheureux qui, par sa volupté désordonnée, se rend maladif et langoureux pour le demourant de sa vie, et tombe en telle mesprisance du monde, qu'il n'y a nul qui ne le fuye comme ung ladre et personne contagieuse. C'est doncq le fruit que recueilleras en lisant ce présent œuvre pour la congnoissance que tu auras des maulx et misères qui viennent aux vérollez. Et pour ces deux raisons, l'espère que ce dict œuvre ne te pourra estre que très agréable.

Adieu, lecteur.

Cent ans après, en 1640, fut publié le poème de Lalli, intitulé: *Francéide, ou mal français*, dont quelques strophes méritent d'être connues, et l'on verra combien la langue italienne était supérieure à la nôtre à cette époque.

CANTO I.

Già passato il mille simo e'l quattro cento,  
 Il nonagesmo sesto anno volgea;  
 Quando (ahi ch'in raccôtarlo anco pavêto  
 Ne l'Europa sbarco peste si rea;  
 Indi porto in Italia alto spavento,  
 Ch' all'hor di guerra i grave incèdi o ardea;

Mentre teneano e l'Aragona, e'l Franco,  
 Di Partenope bella oppresso il fianco.

Si mischia l'huom con la sua donna amata,  
 E nel gioco d'amor tosto l'infetta,  
 Restando similmente ella ingannata,  
 Come angellino interno à la civetta;  
 Di ciò non s'aune de ella, e non curata.  
 Mentre un' altro amador seco ricetta,  
 Seme sozzo corrotte, ed infelice  
 Sparge da verminosa empia radice.

Cosi se pianta vigorosa, e bella  
 Verme mortal ne le midolle asconde,  
 Scopre al tornar de la stagion novella  
 La languidezza sua di fronde, in fronde:  
 Fin che annien poi, che si recida, e suella  
 Ferro tagliente le radici immonde;  
 Che per pioggia et per sol la prima vista,  
 E'l perduto vigor più non rasquista.

La voce rauca, i deboli lamenti  
 Il dire, ohimè quanto fui male accorto,  
 Gli sradicati og'hor peli cadenti,  
 Le pustule, le croste, il color morto,  
 Il crudo eterno spasimo de denti;  
 De le giunture il duol senza conforto,  
 Ciechi occhi, nasi tronchi, e rotte piccho,  
 Diede à le furie in don per farlo riccho.

Come feroce can, se breve stilla  
 Versa in altrui de la rabbiosa spuma,  
 Tosto la rabbia e'l suo furor v'instilla  
 Che l'ossa, e le midolle arde, e consuma,  
 Così di questo morbo una scintilla,  
 Si fiero incendio suscitar costuma,  
 Che cò perpetua inestinguibil fiama,  
 E suena, e snerva, e strugge à drâma à drâma.

Amaro, amor dicean, che cosa è questa  
 Qual diluvio d'affanni è in noi rivolto?  
 Chi n'arde, chi ne crucia, chi n'appesta?  
 Qual furia, ne cavalca à fren disciolto?  
 Qual ne sommerge horrible tempesta?  
 Qual rio veleno havem dentro raccolto?  
 A qual crudo fervaggio ci destina  
 Vener nostra reina, anzi ruina?

E il mal francese, una materia adusta  
 Di caldo e secco humor, che rode il core: